

Pierre-Alain Mercier

TOUT CONTRE...

« Tout contre », disait Guitry. Il y a plusieurs façons d'être proche. À en croire le petit Robert, les deux acceptions principales de la proximité sont, l'une concrète, métrique (elle peut se mesurer – comme la distance, dont elle n'est qu'une modalité – en kilomètres, mètres, centimètres, etc.), l'autre relationnelle et moins objectivable : c'est celle qui nous lie à « nos proches » ou, plus largement (Robert ne recensant que la famille parmi les proches) à ceux dont nous nous sentons proches.

Comment ces deux acceptions se conjuguent-elles ? Vaut-il mieux côtoyer ses proches ou bien se mélanger à ceux qui nous le semblent moins ? À ces questions, qui sont au cœur des choix d'aménagement et d'urbanisme, il n'est pas de réponses évidentes. Du modèle du ghetto à celui du melting pot, de celui de la solidarité villageoise – parfois oppressante – à celui de l'anonymat urbain, les politiques varient selon l'ambiance de l'époque.

Le vécu et les représentations de la proximité sont largement dépendants des infrastructures de communication. Une nouvelle liaison RER peut nous rendre un lieu beaucoup plus proche que ne le voudrait le plan de vol d'un échassier alors qu'un autre, pourtant à portée de lance-pierres, sera relégué, et son image brouillée. L'idée selon laquelle le temps remplace de plus en plus l'espace dans l'appréciation de la distance est aujourd'hui banale – et incomplète. Ainsi, la notion d'accessibilité, plus large, permet-elle d'ajouter à la seule dimension temporelle, celle du confort, du coût, de la simplicité – une accessibilité sans changement de mode de transport, par exemple.

Alors que la proximité métrique paraît ambivalente – selon le cas, être proche sera recherché ou bien, au contraire, on trouvera son salut dans la distance –, la proximité au sens relationnel paraît, a priori, dotée d'une valence positive. Faire sa vie, c'est aussi, quelquefois, s'éloigner de ses proches. La proximité affinitaire peut être définie de multiples points de vue. À l'a priori d'une proximité étroitement familiale s'ajoute l'idée d'une communauté d'appartenance avec telle ou telle catégorie démographique, sociale, culturelle, nationale... Les jeunes sont censés se sentir proches les uns des autres, les femmes des autres femmes, les bourgeois des bourgeois... Cette conception d'une proximité fondée sur la similitude – selon laquelle au proche s'oppose non l'éloigné mais le dissemblable –, cette proximité « homo » qui règne aussi bien dans les maisons de retraite que dans les confréries religieuses ou les ghettos gays, bien souvent construite par les encadreurs du



Conversations ou communications à distance ?

social, est paradoxale : la famille traditionnelle – les « proches » au sens étroit du terme – réunit les sexes « opposés », l'ensemble des âges, parfois même des couleurs politiques discordantes.

Une des qualités – dans l'acception la plus neutre du terme – de l'espace public (particulièrement celui de la grande ville) est de réunir, de faire se côtoyer, se rencontrer, se confronter des personnes non proches – au sens de dissemblables –, de leur offrir une proximité concrète, d'offrir ainsi une ouverture à l'improbable – à l'image de cette ancienne affiche de la RATP qui déclinait en de nombreux langages mêlés la phrase : Une ville est faite de croisements.

« Télé-proximité »

Il semble aujourd'hui difficile de raisonner en termes de distance et de proximité sans tenir compte des télécommunications qui se présentent comme de merveilleux outils d'abolition de la distance ; sans tenir compte d'un troisième mode que l'on pourrait appeler, en tentant un néologisme oxymore, « télé-proximité »¹.

1. Ces quelques hypothèses et pistes de réflexion sont issues de la lecture des résultats d'un certain nombre de recherches effectuées en coopération avec France-Télécom (UCE), en particulier : P.-A. Mercier, Y. Toussaint, « Pratiques, représentations et attentes en matière de communication dans les situations de migrations quotidiennes alternées », CNET/IRIS-Conseil/, 1994 ; Ch. de Gournay, P.-A. Mercier, « Téléphone, lieux et milieux – Usages privés – usages professionnels », CNET/Cnrs, 1996 ; Ch. de Gournay, P.-A. Mercier, « Mobilité géographique, téléphonie et sociabilité », CNET/ATIS, 2000.



Sans fil à la patte...

Cette télé-proximité permet de rester, pratiquement en permanence, au contact des « proches dont on est éloigné ». La diffusion récente d'un certain nombre d'outils de communication, qui complètent ou perfectionnent le classique téléphone, infléchit fortement la logique de son intervention.

La téléproximité classique, celle de la « téléphonie domiciliaire », relie entre eux des domiciles – et ceux qui les habitent; des « foyers », au double sens du terme, à la fois lieu et communauté. La généralisation de l'accès aux grands réseaux de télécommunication a fortement changé les représentations et le vécu de la proximité. Ces échanges sont à tel point mêlés aux rencontres concrètes qu'il est souvent très difficile, voire impossible de se souvenir si le dernier contact, la dernière information échangée avec tel ou tel, ont pour origine un face à face ou une télécommunication. La télé-relation tend à devenir la norme des relations quotidiennes que nous entretenons avec le monde, et la rencontre l'exception.

On est surpris par l'importance de la part du local dans l'usage des réseaux de télécommunication; par la fréquente mobilisation d'arrosoirs planétaires (les satellites) au service d'échanges locaux. Radio, télévision, téléphonie..., le « télé » se conjugue avec le local et superpose sa maille à la trame concrète du voisinage. Et, de même que la proximité concrète est aujourd'hui d'abord ressentie en termes d'accessibilité, la télé-proximité l'est moins en termes de connexion qu'en termes de connectabilité. D'un point de vue très prosaïque, aujourd'hui, les proches sont d'abord ceux dont le numéro de téléphone a été rentré dans la mémoire du « combiné ». Accessibilité et affinité sont ici étroitement liées; les réseaux de télécommunication paraissent rendre accessible le monde entier, mais les pratiques

effectives relèvent bien davantage de la logique étroitement privée du carnet d'adresses que de celle de l'annuaire mondial. Certes, du point de vue de l'émetteur, tout le monde ou presque devient théoriquement accessible, donc proche, mais les foyers tendent de plus en plus à se protéger de cette gênante proximité en utilisant les moyens disponibles pour réintroduire une distance, aménager des sas, et moduler leur accessibilité : liste rouge, messageries, répondeurs, etc.

Ainsi, dans une première phase, celle des réseaux « classiques », les formes de la télé-proximité sont associées à la figure de ce qu'on a souvent appelé le « domicile-terminal » : c'est au domicile que débouchent les terminaux des grands réseaux de communication, c'est du domicile que s'établit d'abord la communication avec les autres proches et avec le monde médiatisé, c'est au domicile, paradoxalement, que l'on rentre pour se rapprocher, c'est de domicile à domicile que circule la majorité des informations, qu'a lieu la majorité des échanges. Le domicile est le lieu géométrique d'une double proximité : proximité concrète, immédiate, avec le noyau dur des proches (le foyer); télé-proximité avec les autres proches, ceux dont on est éloigné (souvent par une faible distance). L'espace inter-domiciliaire, espace public, espace de la mobilité, est alors l'espace où peut se jouer la rencontre avec l'autre, où l'on peut approcher le non-proche, celui qui ne figure pas dans le carnet d'adresses – et qui, statistiquement, a peu de chances d'un jour y figurer.

Communication individualisée

Depuis quelques années, de nouveaux moyens de communiquer à distance se diffusent largement et changent peu à peu la logique et les formes de cette télé-proximité. On pense d'abord au plus visible : le téléphone « mobile ». Dans une moindre mesure, le courrier électronique² contribue à ces changements.

Le déferlement de la téléphonie mobile et les réactions qu'a fait naître la rapide transformation des usages de l'espace public qui l'a accompagné ne doivent pas occulter l'archéo-logique de cette combinaison entre connexion aux réseaux et mobilité. Entre la figure du « domicile terminal » popularisée il y a quelques années et celle de « l'individu-terminal » qui semble se profiler, le « véhicule-terminal » (auto-radio, puis radio téléphone de voiture, informatique embarquée, etc.), plus rarement étudié, a pu constituer une transition discrète. Par ailleurs, la vogue du « walkman » – qui, au début, a elle aussi, suscité de vives réactions, sans proportion avec la

2. Il peut sembler a priori contestable d'appréhender dans le même champ courrier électronique et téléphonie fixe ou mobile : il s'agit là d'écrit et non de voix; d'échange unidirectionnel et non bidirectionnel. L'assimilation de ce mode à la téléphonie, ou, du moins, sa mise en concurrence, transparaît cependant nettement à travers les représentations des usagers.

gêne occasionnée par les grésillements sortant des casques des porteurs – nous a accoutumés à croiser dans la rue des individus manifestement branchés sur une autre fréquence. Qu'il s'agisse de l'auto-radio, du radio-téléphone embarqué ou du « baladeur », on a alors noté ce que d'aucuns ont appelé « l'effet bulle », isolant l'individu ou, du moins, le petit groupe (souvent la famille) de co-voyageurs de son environnement concret, réduit au seul statut de paysage – une sorte de papier peint du voyage –, au profit de la connexion à un réseau hertzien ou, du moins, à un système de production sonore autonome. Ce fut là le début d'une désolidarisation (dans les usages et, surtout, les représentations) entre proximité concrète et connexion.

L'ère du téléphone mobile et celle des « autoroutes de la communication » accentuent cette disjonction. Une ville est faite de croisements, affichait la Ratp ? Le propre – même s'il est ici figuré – de l'autoroute, c'est, précisément, la disparition de l'idée de croisement ; de la contiguïté autre que paysagère (« à gauche, château médiéval », « à droite montagne »...) : des chemins de traverse ; de la rencontre non programmée ; de l'événement. La transformation des pratiques induites par la téléphonie mobile tient au moins autant au caractère nécessairement individuel du terminal qu'à sa mobilité – portabilité. La communication « mobile » est un échange direct entre un individu et un autre individu, non (d'abord) entre une collectivité (définie à la fois comme un lieu et comme l'ensemble des personnes qui l'occupent) et une autre collectivité – un foyer et un autre foyer, une entreprise ou un service d'une entreprise et une autre entreprise ou un autre service, etc. De ce point de vue, le courrier électronique, qu'il soit privé ou professionnel, ou encore, de plus en plus souvent, les deux à la fois, participe de ce même mouvement d'individualisation de l'échange (dans la grande majorité des cas, une adresse « e-mail » sera individuelle).

Pour reprendre l'image autoroutière, celle du non-croisement, les autres (les étapes) s'effacent ou du moins sont réduits à l'état d'environnement, de contexte de l'échange : un partage net se dessine entre réseau et hors réseau. Tout sépare ceux qui sont reliés entre eux par le réseau de ceux – pourtant métriquement proches – qui ne le sont pas. Une ségrégation communicationnelle prend peu à peu la place de la ségrégation géographique, donnant un nouveau et plein sens au terme de « branché ». Et l'on peut raisonnablement avancer l'hypothèse selon laquelle les fréquentes réactions hostiles notées lorsque le phénomène a commencé à se généraliser tenaient moins à la gêne, somme toute minime, occasionnée par le bruit des demi-dialogues des connectés, qu'à cette sorte d'in-

jure faite à l'espace public. La connexion au réseau opère une ségrégation discrète qui inverse les positions du texte et du contexte, du signal et du bruit – celui dont la proximité concrète gangue la télé-proximité. L'espace public n'est plus ressource mais nuisance.

Individualisation, mobilité et... tribalisme

Certes la téléphonie domiciliaire classique a installé depuis longtemps la télé-proximité. Mais l'individualisation qu'apportent la nouvelle donne et sa télé-proximité « délocalisée » semble conduire à une autre définition de la proximité relationnelle, peut-être moins dépendante d'une simple ressemblance sociale. On ne fait pas réseau de la même façon à partir d'un terminal individuel qu'à partir d'un terminal à la fois localisé et – souvent – collectif. Les dimensions familiale et, plus largement, « socioculturelles », perdent sans doute de leur importance au profit de dimensions démographiques (catégories de sexe et d'âge) et, plus largement, de dimensions affinitaires.

Ce sont moins les terminaux qui sont mobiles (ils ne sont pas « automobiles » – et permettent même, le cas échéant, l'immobilité de leur porteur qui n'a plus à se déplacer jusqu'à un terminal fixe pour se connecter au réseau) que les individus qui les portent. Or, l'individu est plus mobile que le groupe (famille ou autre communauté) auquel il appartient, il est moins constitutivement attaché à un lieu.

Mobilité, individualisation et connexion au réseau : ces trois dimensions de la télé-proximité nouvelle appellent presque naturellement les idées de nomadisme et de tribu. Un moteur de recherche sur Internet s'appelle « Nomade », c'est aussi le nom du réseau de téléphonie mobile offert par Bouygues. Et, il n'y a pas si longtemps, France Télécom vendait ainsi les services de sa radiomessagerie Tadoo : Gardez votre tribu près de vous. À l'utopie du « village planétaire » chère à Mac Luhan – qui correspondait à l'ère du « domicile-terminal » – se substitue celle de la « tribu planétaire ». La tribu, on la porte sur soi, puisque le « portable » est aussi agenda. Ce lien entre l'idée de mobilité et celle de groupe d'appartenance, tribu ou même bande (souvenons-nous de la mauvaise réputation initiale de la téléphonie mobile, outil privilégié des dealers et des guérilleros urbains), on le retrouve dans la figure des modernes « cow boys » urbains, des beatniks aux bobos qui promeuvent une représentation dynamique et aventurière de la ville.

Pierre-Alain Mercier

Pierre-Alain Mercier est chercheur au CNRS, laboratoire IRIS-Société, université Paris IV-Dauphine.
<Pierre-Alain.Mercier@dauphine.fr>